

Hervé FERRIÈRE
Habilitation à Diriger des Recherches

Titre : « Le treizième travail d’Hercule. Pour une histoire pointilliste des savoirs sur la mer et les pollutions pétrolières (1816-1907) »

Jury :

Christophe Bonneuil, Directeur de recherche, EHESS, Rapporteur
Pietro Corsi, Professeur des Universités, Université d’Oxford
Nader Hakim, Professeur des Universités, Université de Bordeaux-Montaigne, Rapporteur
Charles-François Mathis, Professeur des Universités, Paris Université, Rapporteur
Christine Paillard, Directrice de recherche, CNRS, Université de Bretagne Occidentale
Stéphane Tirard, Professeur des Universités, Université de Nantes, Garant

Le dossier d’HDR s’organise en trois volumes :

Le premier volume, de 123 pages, intitulé « L’illusion rétrospective : parcours d’un enseignant voyageur », présente d’abord l’ensemble de ma formation, ensuite de mon parcours et de mes missions (pédagogiques et administratives) d’enseignant et d’enseignant-chercheur puis enfin de mes thématiques, projets et écrits de recherche depuis ma thèse de doctorat. On y trouve aussi une bibliographie commentée des mes publications et le rapport de mon jury de thèse de doctorat. Ce travail d’écriture me permet aussi de prendre un peu de distance face à l’exercice (un peu formel mais très formateur) de l’égo-histoire et tente de recouper l’évolution de mes questionnements historiques et épistémologiques autour (par exemple) du rôle des acteurs dans la production et la diffusion (réussie ou non) des savoirs scientifiques avec ma propre carrière, mon rôle (modeste) dans les processus de production et de diffusion en question, et mon propre périple professionnel dans divers établissements du secondaire et du supérieur dans l’hexagone, à Mayotte, en Polynésie française, au Québec et aux Antilles.

Le deuxième volume de 505 pages est un « mémoire inédit » intitulé « Le treizième travail d’Hercule. Pour une histoire pointilliste des savoirs sur la mer et les pollutions pétrolières (1816-1907) ». Nous en présentons un résumé ci-dessous. Il comporte un sommaire détaillé de 12 pages, un index des personnes et lieux cités de 5 pages et une bibliographie de 43 pages.

Le troisième volume de 615 pages présente une sélection des publications les plus représentatives de mes travaux, projets et thématiques de recherche (et d’enseignement) sur plus de 16 années de travail depuis ma thèse de doctorat en histoire (soutenue en novembre 2006, à Paris Panthéon-Sorbonne sous la direction de Pietro Corsi).

Résumé du mémoire inédit :

Pourquoi continue-t-on à polluer les océans (et en particulier par du pétrole ou ses dérivés) ? Pour tenter de répondre à cette question, il s’agissait déjà de regarder autrement la définition scientifique actuelle de la pollution, telle qu’elle a été établie depuis plus de 150 ans. Notre hypothèse centrale a été de comprendre la pollution d’abord comme une violence – une violence délibérée depuis que ses effets lents, diffus mais potentiellement dangereux pour la santé (des humains et des autres vivants, que nous ne séparerons pas) sont connus de la majorité des gens et surtout de ceux qui ont les moyens de la faire cesser (ici, dans le cas du pétrole, ces aspects sont connus dès les années 1860, dès le début de ce qu’on appelle la « fabuleuse épopée de l’or noir » et cela donc bien avant que le pétrole ne devienne le « sang » des sociétés modernes). Le fait que l’on sache mais que l’on ne fasse rien en apparence d’efficace contre ces pollutions a abouti à une série de questions (troublantes en apparence) : qui est ce « on » et pourquoi ne fait-on rien alors que l’on

sait ? La réponse tient-elle vraiment à l'ignorance des dominants (politiques, économiques culturels) sur le sujet ? À l'inefficacité ou la faiblesse de ceux qui soulignent les dangers – ceux que nous allons appeler les lanceurs d'alerte ? Non, cela tient plutôt aux principes de l'idéologie inégalitaire qui domine les sociétés occidentales depuis deux siècles. Une idéologie qui trouve dans le capitalisme mais aussi dans la physiologie même des humains des moyens de perdurer alors qu'elle nous mène au désastre écologique et donc sanitaire et politique.

La pollution, même des espaces les plus éloignés de l'habitat humain comme la mer, n'est pas un accident, mais un projet lié à la conviction chez certains (qui font partie des dominants) que les humains sont inégaux (que certains méritent de vivre et d'autres – la majorité – n'y sont autorisés que pour remplir une fonction biologique, économique et/ou militaire). D'où les références que nous ferons sans cesse aux questions de violences et à diverses paniques morales liées aux obsessions typiques du XIXe siècle : les races, les classes et les genres.

La conclusion de notre travail est cruelle. La pollution paraît être in fine un moyen pour les dominants de se distinguer et de maintenir (et de justifier) les inégalités : en souillant délibérément les populations, en les « marquant » un peu comme du bétail, en les empoisonnant et en réduisant leur nombre (et la menace qu'ils représentent), en diminuant leur durée de vie, en détruisant les possibilités même de leur existence... Tout cela a hypothéqué notre survie à plus ou moins long terme.